

La fin de leur monde*

YVES PATTE

yvespatte@gmail.com

<http://www.yvespatte.com>

Décembre 2014

Un an après le début de la publication de textes sur la notion d'Empowerment, et ce que j'ai appelé l' « anti-délégation », voici un texte qui synthétise là où j'en suis actuellement. Durant cette année, j'ai continué à écrire, à lire (surtout) et j'ai essayé de mettre tout cela en pratique, en créant - avec trois autres - notre entreprise, et en vivant de ma passion.

J'ai discuté. Beaucoup. Avec plein de gens. Je n'ai pas su répondre à tout le monde. J'ai eu des contacts avec des maisons d'édition intéressées. Mais je n'en suis pas encore là. Il y a encore beaucoup à écrire.

Ce texte, c'est l'état actuel de ma réflexion sur les mouvements d'Empowerment dans la société actuelle. Et j'ai décidé de l'intituler « la fin de leur monde »...

La fin de leur monde, c'est ce que j'essaie de décrire. C'est le sentiment qu'on vit dans un

monde de plus en plus absurde. Un monde auquel on n'arrive plus à trouver un sens.

La fin de *leur* monde, c'est la fin de *leurs* institutions, auxquelles nous étions censés déléguer de pans entiers de *notre* existence, mais auxquelles on ne croit plus.

C'est la fin de *leur* Etat, dont on ne voit plus en quoi il est l'émanation de la souveraineté du peuple, en quoi il *nous* protège, *nous* assure l'égalité, l'émancipation, et l'accès aux moyens de subsistance.

C'est la fin de *leur* économie, de *leurs* marchés, de leurs échanges mondialisés. C'est la fin de *leur* système qui fait parcourir des milliers de kilomètres aux tomates qui arrivent dans *nos* assiettes, les chargeant en substances chimiques nocives pour *notre* santé, et les appauvrissant en micronutriments utiles à *notre* alimentation, tandis que *notre* voisin, producteur local de fruits et légumes, est acculé

sous les charges, les règlements, les interdictions, les entraves au développement.

Et tout se mélange lorsqu'on nous dit que « notre » Etat doit sauver *leurs* banques. C'est le sentiment que c'est *notre* argent qui est utilisé pour sauver ceux qui ont tout perdu, en jouant avec... *notre* argent. Ou lorsqu'on nous dit qu'il faut sauver *leur* industrie, pour sauver *nos* emplois, même si c'est au détriment de *notre* planète.

En réalité, c'est la fin de *leur* emploi, de *leur* Travail, des carrières qu'*ils* ont conçues pour *nous* (à la police, à l'armée, à la fonction publique, à la banque, à l'usine ou dans telle grande entreprise), des emplois stables, de l'épanouissement par le travail, des parcours d'insertion professionnelle pour chercheurs d'emploi. Et c'est la fin de *leurs* délégations syndicales, à qui on déléguait la défense de *nos* emplois. C'est la fin de *leurs* grèves...

C'est la fin de *leur* école, dans laquelle *nous* semblons tous perdus : enseignants, élèves, parents. Dans laquelle nous sommes pris entre la nostalgie des *uns*, dont les rappels à l'ordre et aux valeurs semblent obsolètes, et les volontés de réforme des *autres*, dont les innovations pédagogiques semblent désuètes. C'est le sentiment que ceux qui ont élaboré les programmes n'ont jamais enseigné dans *nos* écoles, à *nos* élèves ou à *nos* enfants.

Et c'est en vrac, la fin de *leur* médecine à laquelle on ne sait plus si on peut croire, tant elle paraît éloignée de nos maux, et de nos remèdes, de *leurs* médias, de *leurs* élections, de *leurs* conflits religieux, de *leurs* administrations.

C'est en vrac le sentiment qu'on manque constamment de temps, qu'on court sans arrêt, sans savoir après quoi ; le sentiment que tout nous échappe ; qu'on nous en demande toujours plus, sans nous en rendre ; qu'on ne sait plus à quoi ou à qui se fier ; c'est le sentiment qu'on n'est plus les « Sujets » de nos vies, lorsqu'on est constamment l'« objet » des réformes, des sondages, des mesures, et des dispositifs mis en place pour nous.

C'est surtout le sentiment que tous ces « *leurs* » montrent que plus rien ne *nous* appartient – et qu'on ne s'en leurre plus. C'est l'impression

qu'on n'a plus aucune emprise sur les choses, ni sur soi. C'est, comme le dit le Comité Invisible en France, le « dégoût pour la vie qu'on nous fait vivre ».

Et « Nous » là-dedans ?

Ce n'est même plus du manichéisme « Nous Contre Eux ». L'opposition qui se joue, c'est bien davantage « Ils contre Eux ». Et « Nous » là-dedans ? Nous, nous ne savons plus où nous nous trouvons : « Ils », les syndicats, contre « Eux », le patronat ou les politiques. Les grèves des uns contre les restructurations ou les politiques des autres, et « Nous » qui ne savons pas si nous pourrions nous déplacer un jour de grève, si nous aurons un jour une retraite, ou demain un emploi. C'est « Il », leur Etat censé nous protéger de « Eux », les capitalistes, et « Il », le marché, censé nous assurer la prospérité et l'abondance, contre « Eux », les régulateurs de l'Etat, mais « Nous » qui errons dans les rayons surabondants des supermarchés, qui voyons tout ce qu'on jettera, alors que nos fins de mois seront difficiles. C'est *leurs* partis d'opposition pour lesquels on n'a pas voté, ou par obligation, contre *leur* majorité, pour laquelle on n'a pas voté, ou par obligation. Et *Nous*, qui nous demandons qui pourrait nous représenter. C'est *leur* droite, contre *leur* gauche. Et *Nous* qui ne nous sentons même plus entre les deux. C'est *leurs* privatisations contre *leurs* nationalisations, qui *nous* désapproprient tout autant des moyens de production. Au final, c'est déléguer à l'Etat ou au patronat.

Jusqu'il y a peu, nous avions encore l'impression d'être « pris en otage » entre grévistes et patrons, entre droite réactionnaire et socialisme vide, entre technocrates européens et populistes nationaux. Maintenant, on n'a même plus l'impression de faire partie du jeu. On observe. On pourrait s'en aller que ça n'y changerait rien. Les protagonistes sont des professionnels qui n'ont pas besoin de *nous* pour débattre, lutter, se mobiliser... en *notre* nom.

L'hyper-délégation

Alors, certains abandonnent – ou plutôt *s'abandonnent* – tout à fait. Ils lâchent prise. Et sombrent. Dans la dépression, le *burn out*, la dépendance. Comme si la perte de la foi dans

les instances de délégation créait une *hyper-délégation* : un abandon total. C'est l'impression de ne plus rien contrôler, même son propre corps, lorsque le *burn out* frappe à la porte, ou que le corps lâche en début de dépression. C'est ne plus contrôler son alimentation et tomber dans un problème bien plus social qu'on ne croit, qu'est l'obésité. Sinon, comment comprendre qu'il y a plus de personnes obèses qu'il n'y a jamais eu dans l'histoire de l'humanité, alors qu'on n'a jamais connu aussi précisément la composition nutritionnelle de la moindre chose que l'on mange, ainsi que tous les mécanismes physiologiques responsables de la prise de masse grasse ? Et les thérapeutes savent que les personnes obèses les plus enclines à déléguer entièrement leur perte de poids au chirurgien (par *bypass* gastrique, abdominoplastie, etc.) seront les plus difficiles à aider à se reprendre en main. On parle d'une consommation toxicomaniaque de soins médicaux : la perte du contrôle du corps passe par la dépendance au corps médical.

Et parfois, c'est collectivement qu'on est prêts à s'abandonner aux extrêmes qui nous disent avoir la solution. C'est logique, après tout : lorsqu'on est malade et qu'aucun médecin ne peut nous soigner, on risque souvent de se faire avoir par n'importe quel charlatan qui nous dira qu'il a un remède pour nous. Et c'est comme cela qu'on entend certains dire qu'ils votent pour l'extrême-droite, parce qu'« il n'y a qu'eux qu'on n'a pas essayé ». Comme un dernier remède. Ou que des jeunes s'abandonnent totalement à une religion qui est avant tout une communauté (*Oumma*) et une identité, auxquelles ils peuvent enfin se raccrocher. Et la profession de foi musulmane, la *Chahada*, n'a pas d'autre sens que d'affirmer le renoncement à toutes ces institutions et croyances, et de tout remettre dans les mains d'Allah : « *Ašhadu an lā ilāha illa-llāh* » (Il n'y a pas de vraie divinité si ce n'est Allah). La perte de la foi dans les instances de délégation ne pourra que renforcer l'hyper-délégation dans la religion, l'abandon total à Dieu, c'est-à-dire la version extrême, fanatique – jusqu'à la mort, au martyr – de la croyance en un dieu. Et jusque dans les ghettos américains, on voit des jeunes musulmans qui se détournent d'un Islam que les Noirs-américains s'étaient construits (Nation of Islam, *Five Percenters*, etc.) pour s'en remettre à des mouvements salafistes

fraîchement installés aux Etats-Unis. (Pour être sûr, comprenons-nous bien : c'est le fanatisme religieux que je décris en terme d'hyper-délégation, pas le fait d'être musulman).

L'Empowerment comme alternative

L'alternative à cette hyper-délégation est ce que j'appelle l'Empowerment : un processus largement théorisé dans de multiples branches des sciences humaines, que je définirais comme « un processus par lequel l'individu et les groupes sociaux reprennent en main certaines capacités, décisions, conditions que la Modernité leur avait appris à déléguer à des structures économiques, politiques et administratives ».

S'intéresser aux émanations de ce processus d'Empowerment permet de se rendre compte qu'il existe une « société civile » (au sens de ce qui se joue hors des institutions) hyper active. Ce sont toutes ces initiatives qui visent à se passer des délégations et des délégués, des représentants, des intermédiaires. C'est tout ce qui se joue en matière d'alimentation, la réapparition de producteurs locaux, de lieux de rencontres directes entre producteurs et consommateurs, de groupements d'achats collectifs, et tout ce qui court-circuite la grande industrie agro-alimentaire, par des circuits courts, plus locaux, plus directs, dans lesquels chacun peut contrôler ce qu'il met dans sa bouche.

Ce sont tous ces foyers de contestation nouveaux, qu'ils aboutissent à quelque chose ou pas : la « Révolution de Jasmin » en Tunisie et les printemps arabes, le « Printemps érable » au Québec, la « Révolution des Parapluies » à Hong Kong, le « Mouvement des Places » en Grèce, le mouvement *Occupy*, les Indignés. Ce sont les *hacktivistes*. Ce sont ces mouvements sans leader, sans organisation. Ce sont ces mouvements de contestation qui viennent de la rue. Ce sont ces légions de protestataires, anonymes sur les réseaux sociaux. C'est *Anonymous*. Ce sont les slogans révolutionnaires en hashtag, #25jan, #Syria, etc. C'est « *alsha3b yureed isqaa6 al-nitham* » (le peuple veut renverser le système), scandé dans la Syrie d'avant l'Etat islamique et repris dans le refrain du rappeur Omar Offendum. Ce sont les Zadistes (pour « Zone A Défendre ») à

Sivens ou à Notre-Dame-des-Landes, en France. Ce sont les mouvements spontanés apparus à la Nouvelle Orléans, après l'ouragan Katrina. Et c'est le « Black Lives Matter » écrit sur les pancartes des manifestants de Ferguson, 60 ans après que Rosa Parks ait exprimé, dans un élan spontané d'Empowerment, sa volonté de s'asseoir dans un bus.

On a tout écrit sur le mouvement Occupy au sens large, sauf le plus simple : « occuper » un espace, c'est se le réapproprier, c'est être dans la capacité de décider ce qu'il se passe sur ce territoire. Occuper une place, un siège dans un bus, une Zone à Défendre.

Mais l'Empowerment, c'est aussi tous ces trentenaires qui préfèrent un statut de *freelance*, au statut d'employé salarié. Non pas par individualisme, égoïsme, *manque-de-solidarisme*, mais pour pouvoir décider eux-mêmes de leur emploi du temps, pouvoir mettre eux-mêmes dans la balance, un meilleur salaire ou plus de temps pour leurs enfants. Ce sont ces papas qui demandent un congé parental. C'est la « Génération Flux ». Ce sont ces jeunes qui préfèrent vivre simplement de leur passion, plutôt que luxueusement d'une carrière tracée pour eux. C'est toutes celles et ceux qui préfèrent valoriser leurs compétences et leurs expériences, plutôt qu'attendre qu'on les engage sur base de leur diplôme.

Ce sont ces collectivités locales qui s'équipent pour produire elles-mêmes leur énergie et pouvoir gagner de l'indépendance, de l'autonomie, par rapport aux multinationales de l'électricité, au marché du pétrole, et à l'industrie nucléaire. L'éolien, la biomasse, et toutes les énergies qui sont produites à partir de ce que la nature produit naturellement, ce n'est pas seulement *écologique*, c'est surtout reprendre en main collectivement la capacité de se chauffer, de s'éclairer, de produire. Isoler sa maison, ce n'est pas seulement *économique*, c'est aussi être moins dépendant des hausses des prix et des taxes sur le marché des énergies.

L'Empowerment, c'est ce besoin de collectif dans un monde individualiste. Dans tous les domaines, ce qui marche, c'est ce qui crée du collectif, de la communauté, de l'être-ensemble. Que ce soit dans le Fitness, où le CrossFit explose, grâce à sa capacité unique à créer un

sentiment d'appartenance, de communauté, face aux méthodes dépassées où le coach n'est qu'un pantin dansant devant une foule d'individus qui ne font jamais « communauté », comme les méthodes LesMills, tous ces cours soi-disant « collectifs » ou ces salles impersonnelles, toutes identiques, dans lesquelles chacun s'entraîne seul... Ou encore dans l'apparition de tous ces grands rassemblements, ces festivals de musique, toujours plus nombreux, toujours plus grands, ces Color Run, Light Run, Hype Pop Run, Gladiator Run, Strongman Run, Spartan Race, où le plaisir premier est de courir *ensemble*, plutôt que de courir *plus vite que*. Ce sont ces vidéos « People are awesome » qui cartonnent avec plusieurs millions de vues sur Youtube, et qu'on a tous vues. Parce que nous aimons voir et revoir que « des gens » peuvent réaliser des exploits, hors de tout cadre, de toute école, de toute institution, avec un skateboard, un parachute, ou en équilibre sur une corde. Ce sont tous ces *Fab Lab*, qui mettent à disposition de tout le monde, le matériel technologique, pour créer et innover ensemble, dans des projets collaboratifs transdisciplinaires. Et celui qui sait à quel point le capitalisme s'est historiquement développé sur la désappropriation, pour les travailleurs, de leurs outils de production, à la fin du 18^{ème} siècle, avec le métier à tisser et la machine à vapeur, se rend compte à quel point ces projets sont anticapitalistes. Et c'est donc aussi tout ce qu'on appelle l'économie collaborative, le *crowd funding*, le *peer-to-peer* et toute forme d'économie qui n'émane ni des banques, ni de l'Etat. Tout ce qui s'autofinance. Tout ce qui n'est pas plus capitalise que socialiste. C'est ce qu'on peut lire dans Socialter et Fast Company.

Le besoin de théorie

Impossible de décrire tout cela sans revenir sur des fondements de notre société, sur l'histoire du capitalisme, sur les mouvements de contestation du 20^{ème} siècle, sur la sociologie du travail, sur la formation des groupes, sur la notion de « Sujet » et d'individu, et même sur la notion de « société » telle que construite par les pères fondateurs de la sociologie.

La période que nous vivons actuellement est certainement une période de transition, comme l'ont été la période hellénistique et la

Renaissance, où la perte de la foi dans les fondements d'une hégémonie en crise amène l'individu à devoir se penser lui-même. Et à commencer à penser la société qu'on a créée pour lui.

Je voudrais écrire pour toutes celles et ceux :

Qui ont l'impression d'avoir un « job à la con » ;
Qui ont décidé de choisir réellement ce qu'ils mangeaient ;
Dont le rapport au monde qui les entoure pourrait se résumer à « Sérieux ?? WTF !?! » ;
Qui entreprennent et créent leur entreprise malgré qu'on essaie de les en dissuader ;
Qui voudraient entendre de la grandeur dans les discours politiques, plutôt que des petites stratégies politicardes électoralistes.
Qui font une activité qui n'a plus rien à voir avec leur diplôme ;
Qui se mobilisent, manifestent, militent pour des causes auxquelles aucun syndicat ne participe ;
Qui aiment travailler, si ça veut dire faire quelque chose de ses journées, mais qui n'aiment pas leur job, ou celui qu'on leur propose ;
Qui ont l'impression que ceux qui règlementent leurs activités professionnelles n'ont jamais pratiqué ces activités ;

Qui ne voient pas du tout qui représentent les représentants ;

Qui ne sont ni socialistes, ni libéraux ;

Qui sont préoccupés par le sort de la planète ;

Qui pourraient se dire anti-système ;

Qui en ont autant ras-le-bol que Dieudonné, mais qui ne se reconnaissent pas dans l'antisémitisme ;

Qui ont envie de lire quelque chose sur la société qui n'émane ni d'un politicien, ni d'un Docteur en Economie, ni d'un philosophe médiatique, ni de toutes celles et ceux qu'on entend partout, tout le temps, depuis des années ;

Qui ont envie de comprendre le « surprenant et le nouveau », comme disait Marc Bloch dans son analyse de la défaite française de 1940.

La France d'un nouveau printemps, disait Bloch, devra être la chose des jeunes...

Si vous vous reconnaissez au moins un peu là-dedans, participez à l'écriture de ce texte. Faites-le circuler, commentez-le, appropriiez-le vous. Utilisez cette réflexion pour démarrer la vôtre, et partagez-là vous aussi. Et commençons par reprendre en main ce qu'on écrit sur *nous* !

* Un peu en référence au morceau "La fin de leur monde" d'IAM...